

LA POUSSÉE MOSCOVITE VERS CONSTANTINOPLE ET L'IDENTITE NATIONALE DES PEUPLES BALKANIQUES

PLAMEN S. TZVETKOV

Comme toute une série de peuples, venant de l'est ou du nord, les Slaves furent attirés par les richesses de Constantinople dès le VI^e siècle. Au X^e siècle le prince Sviatoslav de Kiev (964-972) fit même une tentative pour s'emparer de la « capitale du monde » mais il fut repoussé et se contenta de dévaster la Bulgarie. La décomposition de la Russie en plusieurs principautés et l'invasion tatare au XIII^e siècle mirent fin aux incursions des Slaves de l'Est dans les Balkans pour plusieurs siècles ¹.

Il y a des opinions fort différentes sur les débuts de la fameuse Question d'Orient, c'est-à-dire sur le point de départ de la rivalité entre les puissances européennes pour le partage de l'Empire ottoman. Cependant, il ne peut y avoir aucun doute que la poussée vers Constantinople est déterminée surtout par deux événements : la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 et la destruction de la République de Novgorod par la Grande principauté de Moscovie en 1478. La prise de Constantinople qui marqua le premier pas décisif des Turcs vers leur européanisation, mais qui fut une catastrophe pour le monde chrétien, avait été précédée par les tentatives désespérées des empereurs byzantins pour former une grande coalition contre les Ottomans, quitte à reconnaître la suprématie ecclésiastique de Rome. Une partie considérable du clergé orthodoxe condamna d'une façon extrêmement véhémement cette « trahison » à

1. *Histoire universelle illustrée*, t. 2, Zurich, Éditions Stauffacher, 1965, t. 1, p. 328-330, t. 2, p. 273-278.

la « vraie foi ». Le patriarche bulgare prétendait même qu'après le schisme de la première Rome et après la « trahison » de la seconde Rome, c'est-à-dire de Constantinople, la capitale de la Bulgarie Tirnovo allait devenir la « troisième Rome » comme le siège nouveau de l'orthodoxie. Après la conquête des Balkans par les Turcs au cours du XV^e siècle cette idée fut transmise aux Russes par des émigrés bulgares et elle trouva un terrain fertile en Moscovie ².

La Grande principauté de Moscovie s'était formée à l'extrémité nord-est des terres russes, où les conditions naturelles et politiques ne favorisaient point le développement économique et culturel. L'ancien « mir » des Slaves s'y était donc conservé ce qui signifiait, entre autres, qu'il n'y avait pratiquement pas de propriété privée : la terre était possédée par la collectivité et redistribuée chaque année entre les paysans. La Principauté de Moscovie en avait reproduit le modèle ; le prince rémunérait ses serviteurs par des terres d'État qu'ils ne pouvaient conserver qu'en remplissant leurs obligations à l'égard de l'État. Ils n'avaient aucune possibilité de s'approprier les terres qu'ils avaient louées parce qu'il n'y avait pas de propriété foncière. L'église russe, pour sa part, obtint une position indépendante à l'égard de la Patriarchie œcuménique de Constantinople, mais ce n'était que pour devenir partie intégrale de l'administration et de l'État. L'hégémonie des Tatares ne pouvait que renforcer encore davantage ce centralisme outré qui s'avéra très efficace pour la création d'une puissance militaire redoutable. C'est grâce à cette puissance que la Principauté de Moscovie réussit à rejeter la domination des Tatares et à assujettir toutes les autres principautés et républiques russes ³.

Le refoulement des Tatares par les Moscovites n'est pas sans analogie avec la Reconquista de la péninsule Ibérique contre les Arabes. Autrement dit, ceux qui se libéraient adoptaient le système de leurs oppresseurs. Au cours de la Reconquista les rois de la Castille et du Portugal s'approprièrent la plupart des terres cultivées tandis que le cardinal de Tolède, Ximenes de Cisneros faisait tout pour « couvrir l'Église par l'État ». Plus ou moins à la même époque, c'est-à-dire au XV^e siècle, les princes moscovites proclamaient pour leur part qu'en sa qualité de « troisième Rome »

2. *Ibid.*, p. 280 ; W. Langer, *An Encyclopedia of World History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1980, p. 342 ; O. Todorova, *Pravoslavnata tseurkva i beulgarite XV-XVIII vek* (L'église orthodoxe et les Bulgares aux XV^e-XVIII^e siècles), Sofia, « Prof. Marin Drinov », 1997, p. 24-45.

3. *Histoire universelle...*, *op. cit.*, t. 2, p. 278-280.

Moscou devait imposer la « vraie foi » au monde entier ce qui n'était qu'une version orthodoxe de l'idée musulmane du « Djihad ». Dans le cas russe, cette prétention trouvait une justification supplémentaire dans le mariage du grand prince de Moscovie Ivan III (1462-1505) avec la princesse Sophie (Zoé) Paléologue qui était la nièce du dernier empereur byzantin Constantin XI. Ivan III prit aussi le titre de « tsar » qui était d'origine bulgare mais on le considérait égal au « César », c'est-à-dire à l'empereur « romain » de Constantinople ⁴.

Depuis le temps d'Alexandre le Grand tout agresseur se définit comme un « libérateur » ou au moins comme un « unificateur ». À l'époque d'Ivan IV le Terrible (1533-1584) on pouvait déjà distinguer les trois directions principales de l'expansion de la Russie moscovite, soit à l'est vers la Sibérie et l'Océan Pacifique, à l'ouest vers la mer Baltique et l'Europe centrale, et au sud vers le Golfe Persique et les Balkans. Constantinople, le Bosphore et les Dardanelles étaient sans doute les objectifs les plus souhaités parce que ce point stratégique sensible se trouvait au cœur même de l'idée d'une guerre sainte pour la « libération » des peuples chrétiens, opprimés par les « infidèles ». D'ailleurs cette idée était inspirée par la notion traditionnelle de solidarité orthodoxe qui traitait tous les orthodoxes comme les tribus d'un seul peuple. Ainsi par exemple, dans une charte de donation pour un monastère au Mont Athos le tsar bulgare Ivan Alexandre Assène (1331-1371) parle des Grecs, des Bulgares, des Serbes, des Russes et des Géorgiens comme appartenant à la même « nation et langue orthodoxe ⁵ ».

Bien entendu, en préparant la « libération » des chrétiens balkaniques, les autocrates moscovites versaient des sommes généreuses à la Patriarchie de Constantinople. En 1586 le tsar Fédor Ier (1584-1598) voulut ériger l'archevêché de Moscou en une patriarchie indépendante. Sans tarder, le patriarche œcuménique convoqua les patriarches orthodoxes d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Okhrid, ainsi que l'archevêque de Tirnovo à un concile à Constantinople où ils reconnurent la nouvelle patriarchie. Le 26 janvier 1589 l'archevêque de Moscou était proclamé patriarche en présence d'une délégation spéciale, amenée par l'archevêque de Tirnovo. En 1593 Fédor I^{er} remercia tous les prélats qui avaient participé au concile de Constantinople, en leur envoyant l'argent

4. *Ibid.*, p. 165-170, 280, 316-322, 371-374, et 453-457.

5. P. Petrov, V. Guiouzelev, *Khristomatia po istoria na Beulgaria* (Chrestomathie d'histoire bulgare), t. 1, Sofia, « Naouka i izkoustvo », 1978, p. 239.

promis. C'était le début de « l'amour pour la Russie » qui était beaucoup plus un calcul qu'un sentiment et pendant plusieurs siècles les russophiles les plus ardents se trouvèrent au sein du clergé grec ⁶.

Dans l'Empire ottoman le patriarche de Constantinople n'était pas seulement le chef d'une église mais il était aussi le représentant suprême de la communauté orthodoxe auprès de la Sublime Porte. Formellement, le patriarche était élu par un synode. En réalité la décision appartenait au sultan mais, en tant que calife des musulmans, il ne pouvait pas évidemment intervenir dans les affaires purement chrétiennes. Ceci donnait à l'église orthodoxe en Turquie un degré d'autonomie qu'elle n'avait connu ni sous les empereurs byzantins, ni sous les tsars bulgares, et encore moins sous les autocrates moscovites. D'habitude le sultan choisissait le patriarche parmi le clergé grec ce qui assurait à l'élément grec une position privilégiée parmi les peuples orthodoxes soumis. La Patriarchie de Constantinople était pour sa part l'un des piliers du pouvoir ottoman. Elle se distinguait par son hostilité profonde à l'égard de l'Occident ce qui servait très bien les desseins de l'Empire ottoman et de la Russie moscovite à la fois ⁷.

Par conséquent, l'Église orthodoxe et la Russie moscovite furent au début hostiles au réveil national des Grecs dont les représentants les plus éclairés tournaient leur regard vers l'Occident et vers la tradition de la Grèce antique. C'étaient d'ailleurs des émigrés grecs qui avaient encouragé initialement l'intérêt des humanistes italiens pour l'antiquité grecque. C'étaient les mêmes émigrés qui lancèrent l'idée que les Grecs de l'Empire ottoman descendaient directement des anciens Hellènes malgré tous les changements ethniques profonds du II^e siècle av. J.-C. au XV^e siècle après J.-C. Jusqu'aux XIV^e-XV^e siècles, les Grecs avaient même oublié leur nom originel, le remplaçant par un mot d'origine latine. C'est ainsi que pendant près de mille ans les Grecs ou plutôt leurs descendants s'appelèrent des « Grikoi » et non des Hellènes. À partir du XV^e siècle ils commencèrent à faire revivre leur ancien nom et à renier tout lien avec les peuples venus dans les Balkans au Moyen Âge. Au début l'Église s'opposa avec véhémence à l'amour de

6. Iv. Pastoukhov, *Beulgarska istoria* (Histoire de la Bulgarie), t. 2, Sofia, « Khemous », 1943, p. 484 ; Pl. S. Tzvetkov, *A History of the Balkans : A Regional Overview from a Bulgarian Perspective*, t. 1, San Francisco, The Edwin Mellen Press, 1993, p. 276-277.

7. O. Todorova, *op. cit.*, p. 47-64.

l'Antiquité et à la mode des prénoms antiques. Cependant, au cours du XIX^e siècle elle accepta non seulement l'ethnonyme d'Hellènes mais elle commença à coordonner sa conduite avec la politique du jeune État grec. Dans ce cadre tous les peuples de l'Antiquité comme les Macédoniens et les Thraces étaient qualifiés de tribus helléniques tandis que les peuples arrivés plus récemment aux Balkans devenaient, aux yeux des Grecs, des Hellènes « valacophones », « bulgarophones » ou « slavophones ». L'une des raisons les plus importantes de cette attitude était la peur du panslavisme russe⁸.

Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle la collaboration initiale entre la Patriarchie de Constantinople et la Russie s'était donc transformée en méfiance, voire en hostilité. C'était d'ailleurs inévitable, car les convoitises moscovites à l'égard de Constantinople étaient tout à fait incompatibles avec la position du patriarche œcuménique comme seul héritier direct de la tradition byzantine. Mais les angoisses grecques étaient provoquées surtout par la tentative maladroite des autocrates russes de répondre à la naissance du nationalisme moderne en adoptant la doctrine panslaviste, dont le Ragusien Mauro Orbini fut l'un des premiers partisans. En 1601 il publia un livre, intitulé *Le Royaume des Slaves*, où il prétendait que les Slaves n'étaient qu'une seule nation et que les Goths et les Germains en général, de même que les Bulgares et les Hongrois, faisaient partie du « peuple slave ». Pour justifier l'union de la Lituanie à la Pologne les humanistes polonais du XVI^e et du XVII^e siècles n'étaient pas non plus éloignés du panslavisme puisqu'ils déclaraient que les Slaves ne parlaient qu'une langue et que les Litvaniens appartenaient, naturellement, à la « nation slave⁹ ».

À partir du XVIII^e siècle le panslavisme finit par attirer l'attention des autocrates russes et plus particulièrement de l'impératrice Catherine II (1762-1796). En 1769, à la veille d'une nouvelle guerre contre l'Empire ottoman, Catherine II décida d'inciter les chrétiens

-
8. L. Vranoussis, *L'hellénisme postbyzantin et l'Europe. Manuscrits, livres, imprimés*, Athènes, 1981 ; L. Vranoussis, « Les étapes successives et l'état actuel des études sur la littérature néo-hellénique », in : *Actes du II^e congrès international des études du Sud-Est européen*, t. 2, Athènes, Association internationale des études du Sud-Est européen, 1972, p. 217-232 ; Khr. Silianov, *Osvoboditelnite borbi na Makedonia* (Les luttes pour la libération de la Macédoine), t. 1-2, Sofia, « Naouka i izkoustvo », 1983.
 9. M. Orbini, *Il Regno degli Slavi, Pesaro 1601*, München, Verlag Otto Sagner, 1985 ; J. Starnawski, « Le De Regno Poloniae de l'humaniste français Louis Le Roy », in : *Acta Conventus Neo-Latini Lovaniensis. Proceedings of the First Congress of Neo-Latin Studies. Louvain, August 23-28, 1971*, München-Leuven, 1973, p. 613-631.

balkaniques à se dresser contre les Turcs. À cette fin, elle fit publier un manifeste selon lequel les « Slaves » de la Moldavie, de la Valachie, du Monténégro, de la Bulgarie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, de l'Albanie et des autres régions seraient venus dans les Balkans à partir de la Russie et que, par conséquent, ils se devaient de rejeter le joug des « infidèles » pour « suivre les pas de leurs ancêtres sous notre direction », c'est-à-dire, pour « redevenir » des sujets russes¹⁰.

À première vue, le panslavisme s'inscrivait parfaitement dans le cadre du dogme de Moscou comme troisième Rome. Il y avait la même négation de l'individualité nationale et personnelle car le panslavisme niait l'existence même de peuples slaves séparés en ne les qualifiant que de tribus d'une seule « nation slave » qui n'avait d'autre avenir que d'être unifiée sous le sceptre des autocrates moscovites. En outre, les panslavistes attribuaient souvent une origine slave à des peuples non-slaves, ce qui trahissait une tendance nette à « slaviser » l'orthodoxie. Dans ces conditions, la méfiance des Grecs était tout à fait naturelle et le réveil national de leurs voisins du Nord n'était à leurs yeux que le résultat de la propagande russe. Par contre, le panslavisme trouva un écho très favorable au sein des Serbes. Les princes serbes qui régnaient comme des monarques absolus y voyaient un appui puissant contre l'expansionnisme des Habsbourg et un instrument efficace pour réaliser leur rôle d'unificateurs des Slaves du Sud. En réalité, l'homme d'État serbe Ilija Garasanin (1812-1874) serbisa le panslavisme russe en proclamant que les Serbes, les Monténégrins, les Bosniaques, les Croates et les Slovènes n'étaient que les noms différents d'une même nation et que toutes ces « tribus » devaient être unifiées sous le sceptre du prince de la Serbie. Un autre Serbe, Milos Milojević, alla encore plus loin en prétendant que toute la Hongrie à l'ouest du Danube était « la Croatie blanche », que la Bessarabie du Sud était habitée par des « Serbes blancs » et que la « vraie Serbie » comprenait toute la Bulgarie occidentale. Il n'y avait que la région entre le Balkan, la mer Noire, la rivière d'Iskar et le Danube qui était « généreuse-

10. B. Petvekov, *Istoriata na iztochnia veupros predi osvobojdenieto na Bulgaria* (L'histoire de la Question d'Orient avant la libération de la Bulgarie), Sofia, Imprimerie de Tane Peev, 1908, p. 84-86.

ment » réservée aux « Serbobulgares » tandis que la Macédoine était, selon Milojević, la patrie des « Serbomacédoniens »¹¹.

Le panserbisme avait des aspects franchement sinistres pour les Albanais. Pendant la guerre de 1877-1878, qui dressa les Russes, les Roumains et les Bulgares contre les Turcs, les Serbes et les Monténégrins profitèrent de la situation pour s'emparer des régions les plus occidentales de la Bulgarie et surtout pour attaquer les Albanais avec l'ordre explicite d'exterminer tout ce qui portait un turban. Les Albanais n'avaient pas d'autre choix que de chercher la protection de l'Empire ottoman en dépit de leur propre lutte contre la domination turque. Pourtant, il y eut à cela une conséquence positive : menacés d'extermination, les Albanais purent surmonter les divisions religieuses entre les musulmans, qui constituaient une majorité de 70 %, et les deux communautés minoritaires des orthodoxes et des catholiques¹².

Dans une certaine mesure, la poussée moscovite vers Constantinople avait un effet positif même pour les Turcs. L'agression permanente de la Russie poussa encore plus la Sublime Porte à moderniser l'empire. Encouragés par les puissances occidentales, surtout par la France et la Grande-Bretagne, les sultans Selim III (1789-1808), Mahmut II (1809-1839) et Abdulmecit (1839-1861) se mirent à européaniser la Turquie par la création d'une armée efficace, la redistribution de la terre cultivée au profit des paysans et même l'introduction d'une législation basée sur les droits individuels. D'une part, ces efforts encourageaient le mouvement nationaliste des Jeunes Turcs qui voulaient centraliser l'État et assimiler toutes les ethnies non-turques dans une nation « ottomane », c'est-à-dire turque. D'autre part, les réformes provoquèrent une réaction contre tout ce qui venait des « infidèles » et le fondamentalisme eut sa revanche sous le régime rétrograde d'Abdulhamid II (1876-1908). Dans cette atmosphère, la lutte des chrétiens pour leur libération nationale n'était considérée que comme une forme de l'expansion russe et on y répondit par les massacres des Bulgares en 1876 et des Arméniens en 1897 et surtout en 1915¹³.

11. H. Wendel, *Der Kampf der Südslawen um Freiheit und Einheit*, Frankfurt am Main, 1925, p. 534-536 ; M. Milojević, *Istorisko-etnografsko-geografska mapa srba i srpskih (jugoslavenskih) zemalja u Turskoj i Austriji* (Carte historique, ethnographique et géographique des Serbes et des terres serbes ou slaves du sud en Turquie et en Autriche), Beograd, Publié par Kosta Atanaskov-Sumenkovic, 1873.

12. Voir *Histoire de l'Albanie*, Roanne, Editions Horvath, 1974.

13. Voir St. J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, t. 1-2, Cambridge University Press, 1977.

Pourtant, parmi les peuples de l'Europe du Sud-Est, ce n'étaient pas seulement les Turcs qui subissaient la pression russe, mais aussi les Roumains qui essayaient d'y échapper en se réfugiant dans la latinité. Les Roumains étaient le seul peuple chrétien dans les Balkans à avoir réussi à conserver son autonomie pendant l'époque de la domination ottomane sous la forme de deux principautés : la Valachie et la Moldavie. Or, pendant la majeure partie du XVIII^e siècle et jusqu'en 1829 la Valachie et la Moldavie avaient été gouvernées par des princes grecs nommés directement par le sultan, ce qui stimula encore davantage la « latinisation » des couches roumaines les plus éclairées. La langue roumaine s'est sans doute développée sur la base d'un dialecte latin, ce qui a été à l'origine de la théorie selon laquelle les Roumains descendent des colons romains de l'Antiquité et des anciens Daces autochtones. Il est à noter toutefois que l'élément dace est fortement surévalué dans les années trente du XX^e siècle et surtout sous le régime communiste de Nicolae Ceausescu pour justifier l'hostilité envers des démocraties occidentales ¹⁴.

Les Roumains avaient donc le malheur de se trouver sur la route de la Russie vers Constantinople et les Détroits, mais tel était aussi le lot des Bulgares. Pour conquérir Constantinople, les autocrates russes devaient bien évidemment annexer d'abord la Roumanie et la Bulgarie ou « au moins » leurs parties orientales. Tout comme les Roumains et les Grecs, les Bulgares n'étaient pas d'origine slave. De plus, à la différence des Grecs, les Bulgares s'étaient toujours appelés Bulgares et ils étaient déjà connus sous ce nom du temps où ils voisinaient avec les Chinois, c'est-à-dire du VI^e-I^{er} siècles av. J.-C. jusqu'à l'époque moderne et contemporaine. À partir du V^e jusqu'au milieu du XIII^e siècle après J.-C. les Bulgares arrivèrent en plusieurs vagues successives dans la péninsule balkanique et colonisèrent la Mésie, la Thrace et la majeure partie de la Macédoine. Ils traitèrent la population locale de la même façon que les colons européens traiteront les autochtones en Amérique du Nord quelques siècles plus tard : ceux qu'ils ne réussissaient pas à massacrer immédiatement étaient repoussés au nord du Danube ¹⁵.

-
14. Voir E. Hoesch, *Geschichte der Balkanländer. Von der Frühzeit bis zur Gegenwart*, München, C.H. Beck, 1993, p. 149-152 ; R.J. Crampton, *Eastern Europe in the Twentieth Century*, London, Routledge, 1994, p. 107-118, 311-314 ; M. Ambri, *I falsi fascismi. Ungheria, Jugoslavia, Romania 1919-1945*, Roma, Jouvence, 1980, p. 199-271.
 15. Pl. S. Tzvetkov, *A History of the Balkans...*, *op. cit.*, t. 1, p. 56-76 ; Pl. S. Tzvetkov, « Les minorités en Bulgarie : aspects historiques, constitutionnels et internationaux du problème », in : *L'Europe en formation*, No. 322, 2001, p. 90-92.

Avant l'arrivée des Bulgares, la Mésie, la Thrace et la Macédoine étaient habitées surtout par les descendants des anciens Thraces et des colons romains qui étaient beaucoup plus nombreux que les Slaves, car les Slaves avaient obtenu la permission de l'empereur byzantin Héraclius (610-641) de s'installer en Illyrie¹⁶ mais non en Mésie, en Thrace ou en Macédoine. Autrement dit, les Bulgares n'étaient pas seulement un peuple tout à fait différent des Slaves, mais ils leur étaient aussi nettement hostiles. Une inscription du kan bulgare Omourtag (814-831) proclamait par exemple que les Slaves étaient des ennemis des Bulgares à l'égard des Grecs¹⁷.

Le Ragusien Mauro Orbini avait donc été peut-être le premier à « slaviser » les Bulgares, mais son idée fut vite acceptée par les dirigeants de la petite communauté catholique de Bulgarie du Nord-Ouest parce qu'ils cherchaient désespérément des alliés contre l'Empire ottoman ; ils les trouvaient surtout dans le Royaume polono-lituanien et dans la République de Raguse qui leur fournissait une liaison directe avec Rome. Il se peut que la similarité lexicale du bulgare avec les langues slaves ait joué un certain rôle. En effet, la naissance même des Slaves comme ethnie particulière s'y est faite sous une influence ouralo-altaïque très forte, tandis que la tradition ecclésiastique et littéraire de saint Cyrille et de saint Méthode a joué un rôle essentiel dans le développement de la langue bulgare. Néanmoins, le bulgare d'aujourd'hui est resté tout à fait différent des langues slaves par sa structure, ainsi que par ses morphèmes grammaticaux et ses morphèmes lexicaux les plus fondamentaux tels que les pronoms, les termes de parenté, etc., qui déterminent le caractère même d'une langue. De toute façon, même ceux des humanistes polonais qui étaient profondément convaincus qu'il n'y avait qu'une seule langue slave devaient admettre que les Bulgares parlaient un « slave corrompu¹⁸ ».

Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles les Bulgares finirent par devenir la seule nation d'origine non-slave à se laisser définitive-

-
16. L'Illyrie de jadis correspond à peu près aux territoires de la Serbie, du Monténégro, de la Bosnie et de la Croatie d'aujourd'hui.
 17. V. Bechevliev, *Peurvobulgarski nadpissi* (Les inscriptions protobulgares), Sofia, Editions de l'Académie bulgare des sciences, 1992, p. 216.
 18. Voir N. Minissi, « Tipologuia na novobulgarskia glagol » (« La typologie du verbe bulgare moderne »), in : *Peurvi mejdounaroden kongress po beulgaristika. Dokladi. Istoricheski razvoï na beulgarskia ezik.* t. 2, Sofia, Editions de l'Académie bulgare des sciences, 1983, p. 13-16 ; *Podrozi Oswiecima (Les Voyages d'Oswiecim)*, Lwow, Publié par Kl. Kantiki, 1875, p. 32 ; Pl. S. Tzvetkov, *A History of the Balkans...*, op. cit., t. 1, p. 10-56.

ment slaviser. Ils n'avaient d'ailleurs pas d'autre choix car les Grecs avaient des prétentions sur les anciens Thraces et sur les anciens Macédoniens tandis que l'idée même d'une parenté avec les Turcs était tout simplement insupportable. Appuyée par d'immenses moyens financiers, la propagande du panslavisme russe réussit donc à opérer un véritable lavage de cerveaux ¹⁹.

En général, les déformations de l'identité nationale des peuples balkaniques ne semblent pas plus prononcées que chez n'importe quel autre peuple de l'Europe. Mais, dans le cas des Balkans la poussée moscovite vers Constantinople a joué un rôle particulier qui a duré jusqu'aux temps les plus récents. Aussi les passions nationalistes y sont-elles plus vives, ce qui est confirmé d'une façon sanglante par les guerres qui ont accompagné la désagrégation de la Yougoslavie. L'orthodoxie et l'islam sont sans doute à l'origine des courants antioccidentaux chez les Serbes, les Roumains et les Turcs, mais non chez les Bulgares qui semblent être l'un des rares peuples au monde à avoir perdu en partie leur identité nationale.

*Nouvelle université de Sofia,
Département d'histoire*

19. Voir Pl. Mitev, « Za "slavianizatsiata" na veuzrojdenskite beulgari » (« De la "slavisation" des Bulgares de l'époque du réveil national »), in : *Istoria na beulgarite : potrebnost ot nov podkhod, préotsenki*, Partie 2, Sofia, « Tangra », 1998, p. 155-172.